

L'ENTRETIEN DU MOIS

« Le combat des Justes... »

Le courage raisonné et l'abnégation
du Dr Irène Frachon
dans la tourmente du "Mediator"

- « Des jeunes femmes sont mortes de manière affreuse, sans réparation, sans justice, rien! »
- « Être médecin, c'est une vocation qui nous plonge au cœur de la souffrance humaine... »
- « J'ai découvert la banalité du mal, son emprise, sa violence... »
- « La puissance médiatique est phénoménale... »
- « Le tabac, c'est un massacre! »
- Après l'emballement médiatique... la lutte contre l'enlèvement... »
- « L'on a trop cédé à une vision mercantile, consumériste de la santé... »



Un entretien avec le Dr Irène FRACHON...

« Et ce qui est réconfortant, c'est que j'ai rencontré des Justes : dans ce genre d'affaire se révèlent des gens abjects, des gens lâches, des indifférents, des complicités passives... Et à l'inverse des gens qui tout à coup – l'un ici, l'autre là – se dressent.

Vous vous demandez pourquoi tel ou tel le fait soudain. Cela me bouleverse à chaque fois. C'est pour moi un chemin d'humanité exceptionnel!

Et on comprend alors ce qui a pu se passer en d'autres temps : Résistance ou Collaboration... », nous a confié Irène Frachon.

Son nom éveille instantanément chez la plupart un écho, précis ou vague, mais quasi unanimement admiratif : celui qui fait résonner dans les cœurs un juste et courageux combat!

Ce qui frappe quand l'on croise le Dr Irène Frachon – et plus encore quand l'on converse avec elle – c'est que la phénoménale exposition médiatique que lui ont valu ses années de lutte pour les malheureuses victimes du Mediator, l'a laissée telle qu'elle-même; authentique, simple, naturelle... aux antipodes de la « célébrité » et du vedettariat.

Regard scrutateur, droit et profond, parole et geste francs, dynamisme serein, sourire un rien malicieux et humour incisif... ainsi se révèle-t-elle, sans fard ni jeu de composition.

Mais de son expression, transparaissent tout autant la gravité et la révolte face à la souffrance et à l'injustice, une grande

humanité enracinée dans la foi, une passion toujours neuve pour un métier vécu comme une vocation : soigner et se tenir aux côtés de ceux qui souffrent en leur corps, leur cœur, leur âme...

Au-delà d'un regard sur les terribles péripéties d'un combat qui se poursuit, le présent entretien est une rencontre avec une femme dont les actes donnent poids et valeur aux paroles. Si l'expression à la mode – et parfois galvaudée – de « lanceur d'alerte » a un sens, alors I. Frachon l'incarne en toute vérité.

■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis médecin des hôpitaux, pneumologue – c'est à dire spécialiste des maladies du poumon – et travaille à l'hôpital de la Cavale Blanche à Brest depuis 1996.

J'ai commencé mes études médicales en 1980, à l'université de Paris-Descartes. J'ai suivi le cursus jusqu'au concours de l'Internat, puis ai été nommée à Paris. Ayant le choix de la spécialité, j'ai assez rapidement décidé de faire de la pneumologie.

Je suis mariée. Mon mari, Bruno, est hydrographe. Nous avons quatre enfants : ma fille aînée, Adèle, a 22 ans, et est en quatrième année d'études de médecine ; mon fils Arnaud a 19 ans et passe sa première année de médecine ; Samuel a 16 ans ; et Amélie, 14 ans.

J'aime la musique et le chant. Je chante dans un chœur baroque, dirigé par Jean-Marc Labyille. Et j'aime particulièrement chanter du Bach car j'ai une passion pour les chœurs de Jean-Sébastien Bach, ce qui est finalement assez banal pour une protestante ! »

■ Le choix de la profession médicale a-t-il été chez vous le fruit d'une vocation précoce ?

« Cela a été l'un des premiers « pièges » de mon éducation protestante, au sens où j'ai été marquée par celle-ci.

Quand j'étais petite, l'on parlait beaucoup à « l'école biblique » du Dr Albert Schweitzer, une des figures majeures du protestantisme du début du 20^e siècle, tout comme de Martin Luther King...

Etre médecin, c'était alors pour moi aller soigner les Africains, comme lui... Et j'ai été un peu étonnée de me retrouver plus tard non pas en Afrique – comme j'avais pensé aller en médecine humanitaire avec Médecins Sans Frontières – mais en Asie.

Il n'y avait pas de médecins dans ma famille, mais une admiration chez mes grands-mères pour de grands chirurgiens. Il n'était pas facile pour une femme d'être médecin à l'époque, mais je pense qu'elles auraient voulu l'être. Ma tante aussi aurait aimé faire de la médecine, mais elle en a été dissuadée et est devenue professeur de sciences.

Et quand, petite, j'ai dit vouloir être médecin plus tard, cela a tout de suite été considéré comme une vocation. Ma mère en était très heureuse. Du coup je n'ai pas voulu la décevoir même si, en grandissant je me suis dit que je supporterais très mal de voir les gens souffrir. Cela me rendait physiquement malade, et j'étais inquiète quant à ma capacité à endurer la souffrance des autres... Et je n'avais pas tort, car à cinquante ans, je supporte toujours aussi mal de voir souffrir ! »

■ **Qu'en est-il de votre orientation vers la spécialité de la pneumologie ?**

« Je n'avais ni passion ni prédisposition pour la pneumologie, mais ce sont des rencontres humaines, les rencontres d'équipes remarquables, notamment à l'hôpital Foch de Suresnes, qui ont été déterminantes pour m'engager dans cette voie. »

■ **Au-delà d'une profession, d'un métier, la médecine n'est-elle pas une vocation – au sens fort du terme – presque un « sacerdoce » ?**

« C'est une question essentielle ! Oui, la médecine est une vocation. Et c'est une réalité qu'il faut sans cesse rappeler à nos étudiants en médecine, et jeunes médecins en formation. C'est au cœur de ce métier qui nous plonge dans la souffrance humaine, qui nous conduit à soigner – plus souvent qu'à guérir car, hélas, dans beaucoup de cas on ne guérit pas, mais au moins on prend soin – et à accompagner, avec une dimension humaine qui est majeure.

Au-delà des progrès de la science, de tous temps les médecins ont eu un rôle d'accompagnement dans la souffrance.

Malheureusement cette dimension essentielle est parfois un peu négligée, parce que le métier apporte outre une certaine notabilité, un rang social, du pouvoir, des moyens, mais aussi nourrit la passion intellectuelle pour la recherche, l'innovation – ce qui n'est pas du tout négatif en soi mais peut faire perdre de vue ce qui est le cœur de cette vocation.

Etre médecin, c'est savoir être seul la nuit auprès d'un vieil homme à l'agonie et rester, ce que je n'ai pas toujours su faire moi-même.

Il y a quelques temps j'ai parlé avec un chercheur en génétique, qui travaille à haut niveau en ce domaine. Il avait choisi cette orientation dans la recherche après s'être trouvé en échec en médecine. Puis, dans son très brillant cursus universitaire, on lui a conseillé de reprendre des études de médecine, ce qu'il a eu le courage de faire, en parallèle avec sa carrière de chercheur...

J'ai eu le privilège de faire partie de son jury de thèse, et quelques jours avant sa soutenance, il est venu me voir, bouleversé, et m'a dit :

« Ces quelques années seront inoubliables. J'ai vécu des choses bien au-delà de ce que je pouvais imaginer. Je ne savais pas ce que c'était que d'être médecin. Je suis à tout jamais transformé. Jamais je ne ferai désormais mon métier de chercheur comme auparavant. »

Et il m'a parlé de la mort, de l'agonie de patients, d'enfants... »

■ **Après des années de pratique, quels aspects de ce travail vous mobilisent, motivent ou passionnent le plus ?**

« Je ne suis pas une chercheuse ni vraiment une intellectuelle... Je suis dans une médecine « basique », de soins, de consultations, de contact, ce que j'avais toujours pensé être. Ce qui m'intéresse, c'est « la pâte humaine ».

Il se trouve que j'ai mis en évidence une cause de valvulopathie – une maladie cardiaque – ce qui est une vraie « découverte scientifique ». Mais cela a été un peu pour moi une surprise, parce que c'est parti de mes observations en consultation : en m'intéressant à l'histoire de telle patiente, puis de telle autre...

Après j'ai fait appel à des chercheurs de haut niveau, ayant la chance de travailler dans un hôpital universitaire, mais je suis un médecin de pratique très simple.

La médecine, c'est pour moi le privilège d'être au

contact de personnes avec qui vous avez, par essence, des échanges d'une rare profondeur, qui vous confient ce qu'ils ont de plus précieux, vous font confiance... »

■ **Comment concevez-vous la relation du médecin à son patient ? Quel en est l'essentiel ?**

« Cette relation exceptionnelle dont je viens de parler. Un échange totalement bilatéral, dans des circonstances telles que c'est nécessairement intense. Cela m'émerveille toujours, et me fait peur, à la fois. Cette charge et cette responsabilité humaine sont très lourdes, car on peut se tromper, faire des erreurs médicales... »

■ **Vous êtes pneumologue... Quelles avancées majeures attendez-vous en ce domaine ? Quels enjeux seront ceux des années à venir ?**

« J'attends qu'une solution soit trouvée au drame du tabac. Etre pneumologue, c'est être en permanence à soigner les conséquences du tabagisme. Le tabac, c'est un massacre !

En tant que pneumologue, j'attends donc une chose et une seule : l'éradication du tabagisme. Le jour où le tabac sera banni (comme autrefois la tuberculose !), nous, pneumologues, n'auront pratiquement plus de travail. Il restera quelques maladies à soigner, embolies, infections, un peu d'asthme... Mais l'essentiel aura disparu, car nous travaillerons à 80 % sur les conséquences dramatiques du tabagisme. »

■ **N'est-il pas plus difficile d'être une femme médecin ? En quoi cela peut-il changer le métier ?**

« Je pense qu'après en avoir été longtemps exclues, les femmes sont bien intégrées dans le monde médical, hormis dans quelques domaines comme la chirurgie. J'aurais aimé en faire, mais les exigences horaires sont difficilement compatibles avec une vie de famille.

Je ne pense pas non plus que nous soyons aujourd'hui dans un milieu misogyne. Si bien que, globalement, la place des femmes dans la médecine est importante, et appelée à se développer, ce de manière harmonieuse, je le pense.

Ceci dit, toute femme qui veut avoir des enfants et une vie familiale se trouve confrontée à des difficultés très difficiles à gérer...

J'ajouterais qu'en général, les femmes ont peut-être moins le souci de la carrière, de la réussite professionnelle, et moins d'appétence pour les enjeux de pouvoir. »

■ **Précisément, comment parvient-on à concilier les exigences de celui-ci, et la vie de famille, les responsabilités de la maman ?**

« J'ai toujours eu une « nounou » à la maison, et une bonne partie de mon salaire a été destinée à cela. »

■ **Votre « combat » opiniâtre en faveur des victimes du Mediator a fait de vous l'un des médecins les plus connus de France... Comment avez-vous vécu cette soudaine notoriété, et la vivez-vous aujourd'hui ?**

« Il faut bien comprendre que cette notoriété – ou plus exactement la médiatisation du scandale du Mediator – s'est inscrite à un moment stratégique de ce combat, et a été une démarche délibérée.

Pour bien le situer, il est nécessaire de revenir un peu sur les faits : c'est en février 2007 que commence véritablement pour moi ce combat, quand je commence à suspecter quelque chose d'anormal, en relation avec une expérience plus ancienne : j'avais 27 ans quand, jeune médecin

en formation, j'ai assisté à un premier scandale impliquant un autre « coupe-faim » du laboratoire Servier, l'Isoméride. J'avais été très choquée de la façon dont cela s'était passé – très mal – de l'impunité de ce laboratoire, de la souffrance des victimes, et du déni auquel elles faisaient face. Des jeunes femmes ont été « écrasées » et sont mortes, de manière affreuse, sans réparation, sans justice, rien !

Les premières inquiétudes...

En février 2007, donc, je soupçonne le Mediator d'avoir un lien avec l'Isoméride, à partir d'un doute concernant une patiente. Je commence mon enquête en 2007, et la poursuit en 2008 et 2009, pour découvrir le « charnier », le drame, la tromperie et la dissimulation, le crime, au début de 2009 : ce que Servier avait osé faire, dissimuler, et surtout la catastrophe, qui durait depuis 30 ans !

Je ne suis ni une kamikaze, ni une naïve, et je savais avoir affaire à des adversaires très dangereux. Au fur et à mesure, j'ai compris ce qui allait se passer : que d'une part, il allait falloir dénoncer un acte de criminalité dite « à col blanc » – que j'appelle ici de la pharmacodélinquance – susceptible d'envoyer des gens en prison, et d'autre part il allait falloir prévenir et défendre des victimes, avertir le monde politique, judiciaire, médical de la dangerosité d'un laboratoire...

Surtout qu'après avoir réussi à faire interdire le Mediator, j'ai découvert que tout cela allait être enterré par les autorités de Santé, qui étaient très mal à l'aise avec ce problème, à juste titre !

J'ai donc essayé d'anticiper, car une telle affaire face à un adversaire aussi dangereux est comme une énorme partie d'échecs : il faut toujours avoir deux coups d'avance. J'ai contacté des avocats, réfléchi sur le meilleur moyen de témoigner – écrire un livre – et ai contacté Charles Kermarec des Editions Dialogues pour le publier... Et pour se prémunir contre des procès, nous avons pris un avocat qui nous a dit, entre autres, qu'une de nos meilleures défenses serait d'apparaître dans les journaux.

Voilà comment cette notoriété a été vécue : elle a été voulue et anticipée, entre autres pour me protéger.

Une grande partie stratégique...

Après que le livre a été publié, et rapidement censuré, mon objectif a été de percer le mur de la communication, afin de faire enfin émerger cette affaire dans l'opinion publique pour que se produise une prise de conscience, par les victimes, les juges, les politiques...

Nous avons donc pris une attachée de presse pour démarcher le plus grand nombre possible de journalistes de la presse régionale et nationale. Une grande amie, protestante – Ariane Chemin – qui était alors journaliste au Nouvel Observateur, nous a aidés, ainsi qu'un ou deux autres relais dans la presse, afin de se faire entendre dans la sphère publique ; ce qui n'a pas été facile, ni rapide.

Il a fallu mener cela comme une « guerre », une énorme partie stratégique.

Les écrits des stratèges ont d'ailleurs maintenant pour moi un écho particulier... »

■ ***Vous avez été projetée en pleine actualité, les médias vous ont sollicitée et ont fait de larges échos de vos réflexions et interventions... Comment avez-vous fait pour garder votre liberté, la ligne de conduite que vous étiez imposée ?***

« L'on m'avait dit avant que l'affaire éclate : « Surtout

l'ène, ne parle pas aux journalistes, ils racontent n'importe quoi !... ». Mais aussi « quoi qu'il arrive, n'oublie pas que ta légitimité repose uniquement sur ta révolte de médecin ».

En réalité, les médias ont été mes meilleurs alliés, depuis le départ. J'ai considéré que je devais leur faire confiance, mais à condition de travailler en collaboration avec eux, et de maîtriser l'information. Et les choses se sont passées ainsi.

Les premières interviews, dans le Nouvel Obs, le Magazine de la Santé, France Soir, le Parisien, et un entretien avec Isabelle Giordano sont tombés juste avant que le livre ne soit censuré !

L'affaire aurait pu être à nouveau étouffée, et a failli l'être.

Certains collègues de l'Agence du médicament m'ont accusée de chercher la célébrité, d'autres personnes n'ont pas compris que j'accepte d'aller dans telle ou telle émission TV populaire, moi qui n'ai même pas la télé à la maison... Mais ils ne comprenaient pas que c'était un moyen extrêmement puissant pour porter le message.

Et cela a permis que certains hommes politiques s'interrogent en lisant ces journaux, et se saisissent du problème : j'ai ensuite beaucoup travaillé avec le député Gérard Bapt qui a transformé l'alerte en révélation publique du scandale, le 16 novembre 2010.

Puis le ministre Xavier Bertrand s'est investi de manière humaine remarquable dans ce combat...

Il y a alors eu une véritable explosion médiatique. Il s'est trouvé que je sois à Paris, pour tout autre chose, cette semaine-là, ce qui m'a permis de faire face à toutes les sollicitations des journaux, des radios, des chaînes TV... J'avais déjà essuyé une première vague médiatique au moment de la sortie du livre et j'avais aussi en tête le témoignage de mon amie Ariane Chemin qui avait fait un gros « buzz » avec son livre sur Ségolène Royal. Mais là, c'était de l'interview non-stop, un tsunami médiatique !

Par la suite, le fait d'être à Brest m'a protégée, me permettant de ne pas être débordée, mais de répondre à des demandes d'émissions, d'interventions. Car les T.V. étaient ici en permanence, pendant des semaines. Je ne pouvais pas faire trois pas sans être suivie par les caméras, les journalistes, pour du direct ou du différé. Je sautais dans les avions, partant, revenant sans arrêt... J'ai eu la chance d'être parfaitement comprise et accompagnée par le C.H.U. : le directeur de la communication, le directeur général, le président de la CME m'ont laissée libre de recevoir la presse comme je le voulais...

De même toute la presse écrite a accepté que je relise tous les « papiers » pour qu'aucune erreur technique ne passe. J'étais aux rédactions du Monde, du Figaro, de l'Humanité, de Marianne... Un journaliste m'a un jour dit : « Dis donc, ça te fait quoi d'être devenue la « rédac'chef » de toute la presse parisienne ?! »

Cela a été fatal pour la contre-attaque du laboratoire Servier, qui s'est trouvé face à un mur médiatique sans faille.

J'ai découvert ce monde de la presse, où j'ai maintenant des amis parmi les journalistes, qui continuent à suivre cette affaire. Et j'ai découvert non pas des gens « qui racontaient n'importe quoi », mais des professionnels travaillant avec déontologie et sérieux. »

■ ***Ne vous êtes-vous pas parfois sentie trahie ou même agressée ?***

« Si, j'ai été trahie une fois, dans une émission sur France 24, qui a manifestement été sensible à des manipulations des émissaires de Servier et a sorti un reportage odieux, un

montage fait d'une superposition de découpages, laissant entendre que je travaillais pour un laboratoire concurrent de Servier ! C'est la seule fois.

Les autres journalistes m'appelaient quand le laboratoire Servier leur « racontait des histoires » censées faire dégonfler le scandale, pour les confronter à mes arguments. Et le dossier étant très solide, les preuves scientifiques extrêmement claires, il m'était facile de démonter leurs « informations » fallacieuses... »

■ **Quels enseignements en avez-vous tirés ?**

« La nécessité de maîtriser l'information, de gérer la médiatisation, mais aussi, par exemple, l'image que l'on donne de soi. La première photo qui était sortie était catastrophique. J'avais dit au journaliste que je ne voulais pas poser comme cela, triomphante en brandissant une boîte de Mediator, mais il m'avait répondu que c'était très bien !... »

Par la suite, j'ai toujours choisi de poser de façon très naturelle, sans apprêts, mais en veillant à donner une image sobre, propre, « médicale »... »

La puissance médiatique est phénoménale – c'est une « arme atomique » – et elle peut se retourner contre vous si vous dérapez. Il faut donc avoir une ligne de conduite et garder son cap, ce qui n'est pas très difficile : il me suffisait d'être moi-même, et de tenir un discours scientifique.

Mais ce n'était pas évident pour moi qui n'avais jamais été confrontée aux caméras, ni photographiée plus qu'une mère de famille lambda – ce que je suis – de s'habituer à cette exposition médiatique ! »

■ **Vous doutiez-vous, avant de l'entreprendre, de l'ampleur et de l'âpreté que revêtirait ce « combat » ?**

« Non. Pas à ce point. Je m'attendais à ce que ce soit dur et violent, car je connaissais le laboratoire Servier. Mais des gens bien informés sur ce milieu m'avaient dit que je ne réalisais pas à quoi j'allais me heurter.

Je pensais que si... Mais aujourd'hui, je pense que non, je ne m'en rendais pas compte ! »

■ **L'auriez-vous commencé si vous l'aviez mesuré... et si c'était à refaire, feriez-vous autrement ?**

« Je ferais exactement pareil, à une exception près : j'étais favorable à la nomination d'un expert pour l'indemnisation des victimes, dont je considère aujourd'hui qu'il a profondément trahi sa mission... »

Je ne regrette pratiquement rien d'autre, même si une des choses difficiles à vivre a été la dénonciation : porter cette affaire au public, c'était forcément dénoncer des agissements, des fautes, des erreurs, commis par des personnes.

Cela m'a hantée, car à côté de Servier et de ses sbires, que je ne plains pas, j'ai été amenée à mettre en cause des experts qui ne se sont pas bien comportés et le regrettent vraiment. J'ai eu des échanges parfois bouleversants avec certains d'entre eux... »

■ **Quels en furent les moments les plus difficiles ? Avez-vous, un moment, failli renoncer ?**

« Les moments qui ont précédé la publication de mon livre « Le Mediator 150 mg, combien de morts ? » ont été les plus difficiles. Et ceux qui l'ont suivi immédiatement : avant, parce que malgré l'excitation, une terrible angoisse montait ; après, parce que la condamnation du livre est intervenue, de même que l'attaque de l'Agence du médicament, dès juin 2010. »

■ **Et, au contraire, les sources de satisfactions voire de joie ?**

« Avant la publication du livre, j'étais terrifiée à l'idée du nombre d'ennemis que j'allais me faire un peu partout, moi qui avais vécu, comme la plupart des gens, dans un petit cercle, relativement anonyme, et surtout avec des amis.

C'est une curieuse impression que de savoir que le lendemain l'on va se retrouver avec des inconnus qui vont vous haïr, vous en voudront mortellement... »

Et j'ai effectivement suscité des inimitiés féroces. Des gens qui me veulent beaucoup de mal. Mais je n'avais pas prévu l'immense soutien des victimes, des Brestois, la reconnaissance citoyenne qui s'est manifestée de partout ! Cela, c'est extraordinaire !

J'ai aussi reçu une multitude de lettres, de gens qui découpaient les articles de presse sur ce combat, me disaient leur soutien, leur souffrance, me demandaient que faire... »

■ **Comment vos proches ont-ils vécu ces temps particuliers ?**

« Cela n'a pas été facile ! J'ai un mari extraordinaire, car il m'a toujours accompagnée et soutenue. Beaucoup d'autres auraient fini par protester, parce que cette histoire dévore ma vie depuis sept ans. Je suis beaucoup moins disponible pour la famille. Je suis obsédée par cela, et il me faut l'être car c'est une guerre, et il ne faut pas lâcher... »

Jamais mon mari ne m'a dit d'arrêter. Et il est là pour me soutenir dans les coups durs, quand je suis effondrée face à des choses qui se passent mal... C'est essentiel.

Les enfants – hormis la petite dernière qui avait 7 ans au début de cette affaire et trouve qu'elle lui a volé sa maman – ont su gérer tout cela, et savent me dire quand ils en ont assez du Mediator. Je le vois sur leur visage quand nous sommes en famille, et que m'appelle un journaliste ou un autre acteur du Mediator et que je commence à discuter !... C'est normal !

Mais pour eux, la médiatisation de l'affaire a été une délivrance : de 2007 à 2009, nous ne parlions que de cela à la maison ; mais le fait que soudain tous les médias se soient mis à en parler les a rassurés. Leur maman n'était pas « folle » ! Et cela a d'ailleurs été aussi pour moi une délivrance !

Ceci dit, notre vie de famille a été mangée par le Mediator : nous étions en vacances, et les TV arrivaient dès que se produisait un rebondissement de l'affaire. Certains jours, je commençais les interviews à 3 ou 4 heures du matin. Je connais parfaitement maintenant le déroulement de ces vagues médiatiques !

De même à l'hôpital, quand arrivaient les appels de la presse : mes collègues prenaient mes consultations, les journalistes arrivaient... »

■ **Avez-vous senti un autre regard sur vous-même de la part du monde médical... et du grand public ?**

« J'ai été admirablement accompagnée ici au C.H.U., de manière respectueuse, solidaire, collaborative. Mes collègues me pardonnent beaucoup et ne m'en veulent pas. C'est vraiment exceptionnel !

Par contre, cela m'a mise en difficulté de façon plus large, avec des gens importants dans nos réseaux professionnels, qui n'ont pas compris que je dénonce des conflits d'intérêts entre l'industrie pharmaceutique et des experts... »

Sur le Mediator lui-même – hormis des cardiologues français dont cette affaire a démontré qu'ils n'avaient pas su détecter le problème – l'ensemble du monde médical n'a pas trop protesté. »

Mais pour le reste, c'est dans ce monde médical, que je rencontre les plus grosses inimitiés !

Je suis respectée par la population, les journalistes, les politiques, les penseurs, les éthiciens, les philosophes... Mais certains de mes propres collègues ne peuvent pas me voir, me « blacklistent ». C'est assez incroyable ! »

■ **Quel regard jetez-vous sur notre société, après cette longue lutte que vous avez menée... Avez-vous découvert des réalités que vous ne supposiez pas ?**

« Oui ! J'ai basculé, hallucinée, de l'autre côté du miroir ! J'ai touché du doigt le bien et le mal ; découvert la banalité du mal, son emprise, sa violence. Et en particulier dans l'affaire du Mediator, la puissance du déni, pour ne pas dire d'une forme de négationnisme... »

Nous sommes dans une démocratie, mais il faut être conscient des puissances qui sont à l'œuvre, puissances de l'argent, de lobbies...

Face à cela, nous avons aujourd'hui beaucoup de moyens de faire entendre des voix citoyennes, émerger des messages grâce à des réseaux via le Net, aux médias...

Après, c'est aussi aux citoyens de le faire de manière déterminée mais responsable, raisonnable, avec des messages qui aient un sens et ne rajoutent pas à la confusion générale !

Cette affaire m'a fait découvrir que nous avons tendance à nous croire, ici en Europe, loin du fracas du monde – et c'est vrai que nous ne sommes pas en Syrie... – à nous dire que nous l'avons connu pendant la Deuxième Guerre mondiale et que nous nous en éloignons. Mais en réalité, nous pouvons très vite être rattrapés par ce fracas, qui ne s'arrête pas à nos frontières. Ce n'est pas pessimiste, mais réaliste. »

■ **Où en est-on aujourd'hui de ce « scandale » du Mediator ?**

« J'aurais aimé que cette histoire n'ait jamais existé. Elle est atroce, insupportable !

Aujourd'hui, l'on avance, tout en luttant contre l'enlèvement.

La médiatisation de 2010-2011 a suscité beaucoup d'actions, de lancement d'enquêtes, de législations...

Maintenant on lutte contre l'étouffement que cherche à obtenir le laboratoire Servier, qui dépense des dizaines de millions d'euros pour ce faire, dans un déni farouche. Ce qui aboutit parfois à des dénis de justice terrifiants, et à ce que des victimes du Mediator le soient doublement : elles ont été empoisonnées et pâtissent pour certaines de ce déni de justice lié à la férocité du laboratoire Servier, à la lourdeur des procédures, à la frilosité de législations, et à un problème d'expertises médicales.

Nous avons créé un fonds d'indemnisation pour tenter d'éviter ces enlèvements, pour lequel je suis mobilisée en permanence. J'accompagne des centaines d'expertises via des associations de victimes. Je travaille autant qu'avant sur le Mediator, mais de manière moins visible.

Et ce qui est réconfortant, c'est que j'ai rencontré des Justes : dans ce genre d'affaire se révèlent des gens abjects, des gens lâches, des indifférents, des complicités passives... Et à l'inverse des gens qui tout à coup – l'un ici, l'autre là – se dressent. Vous vous demandez pourquoi tel ou tel le fait soudain. Cela me bouleverse à chaque fois. C'est pour moi un chemin d'humanité exceptionnel !

Et on comprend alors ce qui a pu se passer en d'autres temps : Résistance ou Collaboration... »

■ **La politique de santé, le « système de soins », l'hôpital... sont au centre de débats récurrents depuis des années... L'évolution rapide du milieu hospitalier en ce début du 21^e siècle, ne manque pas d'interroger... d'aucuns se demandent si la finalité de l'hôpital est toujours le rétablissement des malades, leur santé, leur bien-être... ou si d'autres facteurs, tels « l'argent », des groupes de pression, ou encore d'autres considérations n'interfèrent pas à leur détriment ?**

« Nous sommes dans une société d'abondance et de soins privilégiés par rapport aux trois-quarts de l'humanité, mais une abondance dont on se rend compte qu'elle n'est pas illimitée.

Et l'on a trop cédé à une vision mercantile, consumériste, une conception de la santé et du médicament assimilés à un marché avec une bien trop grande place laissée à la productivité, la rentabilité, la compétitivité...

L'on a fait fausse route et il faut un sérieux recadrage, vers plus de sobriété, d'évaluation du « juste-soin » – mais du soin nécessaire, ouvert à tous – en luttant contre la tentation d'une médecine à plusieurs vitesses.

Nous avons encore en France un système de santé financé de manière solidaire par la collectivité, et il ne faut pas que cela profite uniquement à des lobbies privés, et ne devienne un moyen de profit, de rentabilité, en contradiction avec des objectifs raisonnables de santé publique.

Nous sommes en situation de forte tension, et dans un besoin de profond recadrage des objectifs et des moyens. Et je réalise aujourd'hui que la corporation – ou la communauté – médicale fait parfois partie des obstacles à ce nécessaire recadrage ! »

■ **Les Français entretiennent-ils un rapport compliqué avec leur santé ? En ont-ils une approche particulièrement sensible ou problématique ?**

« Non ! Ils ont globalement confiance dans leur médecine ; sont certainement un peu trop consommateurs ; ont longtemps été habitués à une médecine très paternaliste, mais sont devenus plus critiques. Ils se renseignent davantage désormais, mais ne doivent pas confondre information éclairée et perméabilité à des stratégies de marketing, ce qui est compliqué... Et c'est un danger qui les guette !

Il existe aussi un étonnant écart entre des inquiétudes de santé parfois disproportionnées, et des comportements contraires comme le tabagisme, l'alcoolisme... »

■ **Comment percevez-vous les vifs débats et les controverses actuelles sur « la fin de vie »... ?**

« Je suis régulièrement, mais non quotidiennement, confrontée au problème de la fin de vie. Je me trouve moins souvent au chevet de patients mourants qu'au début de ma carrière...

Mais je crois que nous avons besoin d'une profonde réflexion et évolution, sans qu'il s'agisse de se mettre strictement au diapason de demandes sociétales du genre : « je veux disposer de ma mort comme je l'entends... » ou « je veux pouvoir être euthanasié si j'en ai envie, moi ou mes proches... ».

Il s'agit de constater qu'encore aujourd'hui bien trop de gens meurent dans des souffrances physiques ou psychiques absolument intolérables. Avant d'aller directement sur la question de l'euthanasie, il faut s'attaquer à des problèmes qui ne sont pas réglés : ceux du contrôle de la douleur et de la souffrance, notamment en fin de vie. Cela

nécessite d'y mettre des moyens – et pas seulement d'auto-riser à pousser des seringues même si cela doit être aussi abordé sans tabou – mais aussi de mieux former les médecins, et l'on en revient à nouveau à la question de la vocation médicale.

Le médecin n'est pas assez préparé à son rôle qui est de prendre soin, jusqu'à la mort, sans considérer cette issue fatale comme un échec du soin. Ce qui est un échec c'est un patient qui meurt, seul, dans la souffrance et l'angoisse.

Soigner, c'est donc accompagner le patient et ses proches, soulager, traiter ce qui peut l'être, prolonger – ou non, rassurer et donc aussi assumer parfois, le laisser-mourir dans la sérénité mais aussi l'aide à mourir...

Cette question de la fin de vie est au cœur de la vocation médicale, et beaucoup de médecins sont un peu perdus par rapport à cela. Nous sommes formés de façon très technique, et pas assez dans la dimension humaine du métier... »

■ ***Vous portez toujours une discrète « croix huguenote », symbole de votre foi protestante... En quoi cette foi a-t-elle pu irriguer votre engagement dans la défense des victimes du Mediator, et au-delà, marque-t-elle votre pratique médicale ?***

« C'est vraiment un héritage important... Au moment où l'affaire du Mediator est devenue publique, je me suis rendu compte que la croix huguenote – offerte en 2009 par mon mari catholique – donnait une des clés de compréhension de mon engagement en tant que médecin et chrétienne. Elle avait un sens ; et j'ai déjà évoqué l'importance de l'image que l'on donne, du message que l'on véhicule... »

Ma foi était un peu indolente, héritée de mes parents, au contact de pasteurs que j'ai beaucoup appréciés... C'était un courant fort dans ma famille, mais je vivais tout cela de manière tranquille.

Puis j'ai réalisé dans le combat, le danger, ce qui était « soutenant » dans ma vie. Et je me suis sentie rassurée, quoi qu'il puisse se passer. J'ai réalisé que même si je me trouvais attaquée, dans des situations impossibles, dans ce monde j'étais protégée, à l'abri...

Et je me suis sentie parfaitement à ma place, auprès de ces pauvres gens, victimes, maltraitées, opprimées... Un collègue chrétien m'a dit un jour : « Dans le fond, mener ce combat-là n'est pas une option pour quelqu'un qui est chrétien ». Il avait raison. Mais ce serait aussi certainement vrai pour des personnes ayant d'autres convictions, laïques ou religieuses.

Cela a donc été une rencontre très forte entre cette foi qui était tranquille et sans question, et ce qu'elle signifiait concrètement, profondément.

Et ce que j'entends au temple, ce que je lis dans l'Evangile, a aujourd'hui pris sens, ou nouveau sens... »

■ ***Si vous deviez, en quelques mots, dire ce qu'est à vos yeux l'essentiel d'une vie... que diriez-vous ?***

« Aimez-vous les uns les autres. C'est simple et... pas simple ! mais il n'y a rien d'autre. »

■ ***Il vous arrive de venir exercer à l'hôpital de Carhaix ; aimez-vous y travailler ?***

« J'aime beaucoup aller travailler à Carhaix. Parce que cela me ramène à ma vocation de médecin, telle que je l'ai expliquée : le contact de proximité avec des patients. Soigner, accompagner... »

J'ai reçu une formation de très haut niveau en tant qu'interne des hôpitaux de Paris, puis chef de clinique – entre

autres – auprès d'universitaires et de chercheurs réputés, et me suis parfois dit au vu du travail de terrain que je fais, que cette formation c'était un peu « de la confiture pour les cochons » – comme l'on dit – parce que je n'ai pas tout à fait cette vocation de chercheur, cette passion intellectuelle...

Et j'ai un jour dit à l'un de mes anciens patrons : « Avec cette affaire du Mediator et la découverte que j'ai faite, j'ai un peu l'impression de rembourser ce que vous m'avez apporté... »

Ma vocation, elle est plus d'être médecin auprès de mes patients à Brest, ou à Carhaix. »

■ ***La fusion de l'hôpital de Carhaix avec le C.H.U. de Brest vous semble-t-elle être une réussite ?***

« Elle était nécessaire. Les liens, les échanges, le dialogue entre les médecins de Carhaix et de Brest se sont établis. Ils étaient indispensables pour désenclaver, rassurer... »

Il y a à Carhaix des médecins exceptionnels – je pense au Dr Jean-Yvon Roudaut, qui est un cardiologue d'exception. Il est extraordinaire de voir de tels médecins œuvrer dans des hôpitaux comme celui de Carhaix, et de travailler en lien avec eux, s'appuyant les uns sur les autres. »

■ ***Comment voyez-vous l'avenir de ce « petit hôpital » ? Quelles sont les conditions de sa pérennité ? Et les progrès à réaliser, les pistes de travail ?***

« Je ne suis pas politique et ne le sais donc pas. Mais il me paraît absolument indispensable que reste à Carhaix une offre de soin importante car l'on y est trop loin des autres hôpitaux.

Pour cela, il faut que se maintiennent cette forte interconnexion entre les deux sites, ces possibilités d'échanges, de transferts : que des médecins de Brest viennent travailler à Carhaix. Que des patients puissent être transférés sur Brest si nécessaire...

Et il faut parvenir à stabiliser les équipes médicales sur Carhaix : attirer de jeunes médecins, les motiver, les garder sur place...

C'est un gros défi, qui exige beaucoup de réflexion, d'imagination. »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)